Séquence : les adultes dans les récits d'enfance et d'adolescence

Série générale

***Problématique** : pourquoi les récits d'enfance et d'adolescence livrent-il un regard particulièrement intense sur le monde des adultes ?*

Colette, *Sido*, 1930

- Mais que tu as donc l'air bête aujourd'hui ma fille !... D'ailleurs tu es beaucoup plus jolie quand tu as l'air bête. C'est dommage que cela t'arrive si rarement. Tu pèches déjà, comme moi, par excès d'expression. J'ai toujours l'air, quand j'égare mon dé, d'avoir perdu un parent bien-aimé...Quand tu prends l'air bête, tu as les yeux plus grands, la bouche entrouverte et tu rajeunis... A quoi penses-tu?

- A rien maman...

- Je ne te crois pas, mais c'est très bien imité. Vraiment très bien, ma fille. Tu es un miracle de gentillesse et de fadeur!

Je tressaillais, je rougissais sous la louange piquante, l'œil acéré, la voix aux finales hautes et justes. Elle ne m'appelait ma fille que pour souligner une critique ou une réprimande...Mais la voix, le regard étaient prompts à changer:

- O mon joyau-tout-en-or ! Ce n'est pas vrai, tu n'es ni bête ni jolie, tu es seulement ma petite incomparable!...Où vas-tu?

Comme à tous les inconstants l'absolution me donnait des ailes, et dûment embrassée, légère, j'apprêtais déjà ma fuite.

- Ne t'en va pas loin à cette heure-ci ! Le soleil se couche dans...

Elle ne consultait pas la montre mais la hauteur du soleil sur l'horizon et la fleur de tabac ou le datura, assoupis tout le jour et que le soir éveillait.

- ...dans une demi-heure, le tabac blanc embaume déjà...Veux-tu porter des aconits, des ancolies et des campanules chez Adrienne Saint-Aubin, et lui rendre la Revue des Deux Mondes?...Change de ruban, mets-en un bleu pâle...Tu as un teint pour le bleu pâle, ce soir.

Changer de ruban - jusqu'à l'âge de 22 ans on m'a vue coiffée de ce large ruban, noué autour de la tête, "à la Vigée-Lebrun" disait ma mère - et porter un message de fleurs : ainsi ma mère m'avertissait que j'étais, pendant une heure, un jour, particulièrement jolie, et qu'elle s'enorgueillissait de moi. Le ruban en papillon épanoui au-dessus de mon front, quelques cheveux ramenés sur les tempes, je prenais les fleurs à mesure que Sido les coupait....

Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, 1939

Gorge coupée

Âgé de cinq ou six ans, je fus victime d'une agression. Je veux dire que je subis dans la gorge une opération qui consista à m'enlever des végétations ; l'intervention eu lieu d'une manière très brutale, sans que je fusse anesthésié. Mes parents avaient d'abord commis la faute de m'emmener chez le chirurgien sans me dire où ils me conduisaient. Si mes souvenirs sont justes, je m'imaginais que nous allions au cirque ; j'étais donc très loin de prévoir le tour sinistre que me réservaient le vieux médecin de la famille, qui assistait le chirurgien, et ce dernier lui-même. Cela se déroula, point par point, ainsi qu'un coup monté et j'eus le sentiment qu'on m'avait attiré dans un abominable guet-apens. Voici comment les choses se passèrent : laissant mes parents dans le salon d'attente, le vieux médecin m'amena jusqu'au chirurgien, qui se tenait dans une autre pièce en grande barbe noire et blouse blanche (telle est, du moins, l'image d'ogre que j'en ai gardée) ; j'aperçus des instruments tranchants et, sans doute, eus-je l'air effrayé car, me prenant sur ses genoux, le vieux médecin dit pour me rassurer : « Viens, mon petit coco ! On va jouer à faire la cuisine. » À partir de ce moment je ne me souviens de rien, sinon de l'attaque soudaine du chirurgien qui plongea un outil dans ma gorge, de la douleur que je ressentis et du cri de bête qu'on éventre que je poussai. Ma mère, qui m'entendit d'à côté, fut effarée.

Dans le fiacre qui nous ramena, je ne dis pas un mot ; le choc avait été si violent que pendant vingt-quatre heures il fut impossible de m'arracher une parole : ma mère, complètement désorientée, se demandait si je n'étais pas devenu muet. Tout ce que je me rappelle de la période qui suivit immédiatement l'opération, c'est le retour en fiacre, les vaines tentatives de mes parents pour me faire parler, puis, à la maison : ma mère me tenant dans ses bras devant la cheminée du salon, les sorbets qu'on me faisait avaler, le sang qu'à diverses reprises je dégurgitai et qui se confondait pour moi avec la couleur fraise des sorbets.

Ce souvenir est, je crois, le plus pénible de mes souvenirs d'enfance. Non seulement je ne comprenais pas que l'on m'eût fait si mal, mais j'avais la notion d'une duperie, d'un piège, d'une perfidie atroce de la part des adultes, qui ne m'avaient amadoué que pour se livrer sur ma personne à la plus sauvage agression.

Toute ma représentation de la vie en est restée marquée : le monde, plein de chausse-trappes, n'est qu'une vaste prison ou salle de chirurgie ; je ne suis sur terre que pour devenir chair à médecins, chair à canons, chair à cercueil ; comme la promesse fallacieuse de m'emmener au cirque ou de jouer à faire la cuisine, tout ce qui peut m'arriver d'agréable en attendant, n'est qu'un leurre, une façon de me dorer la pilule pour me conduire plus sûrement à l'abattoir où, tôt ou tard, je dois être mené.

Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, 1954

La visite du médecin

Maman de mon enfance, auprès de qui je me sentais au chaud, ses tisanes, jamais plus. Jamais plus, son odorante armoire aux piles de linge à la verveine et aux familiales dentelles rassurantes, sa belle armoire de cerisier que j'ouvrais les jeudis et qui était mon royaume enfantin, une vallée de calme merveille, sombre et fruitée de confitures, aussi réconfortante que l'ombre de la table du salon sous laquelle je me croyais un chef arabe. Jamais plus, son trousseau de clefs qui sonnaillaient au cordon du tablier et qui étaient sa décoration, son Ordre du mérite domestique. Jamais plus, son coffret plein d'anciennes bricoles d'argent avec lesquelles je jouais quand j'étais convalescent. Ô meubles disparus de ma mère. Maman qui fus vivante et qui tant m'encourageas, donneuse de force, qui sus m'encourager aveuglément, avec d'absurdes raisons qui me rassuraient, Maman, de là-haut, vois-tu ton petit garçon obéissant de dix ans ?

Soudain je la revois, si animée par la visite du médecin venant soigner son petit garçon. Combien elle était émue par ces visites du médecin, lequel était un pontifiant crétin parfumé que nous admirions éperdument. Ces visites payées, c'était un événement mondain, une forme de vie sociale pour ma mère. Un monsieur bien du dehors parlait à cette isolée, soudain vivifiée et plus distinguée. Et même, il laissait tomber du haut de son éminence des considérations politiques, non médicales, qui réhabilitaient ma mère, la faisaient une égale et étaient, pour quelques minutes, la lèpre de son isolement. Sans doute se rappelait-elle alors que son père avait été un notable. Je revois son respect de paysanne pour le médecin, sonore niais qui nous paraissait la merveille du monde et dont j'adorais tout, même une trace de variole sur son pif majestueux. Je revois l'admiration si convaincue avec laquelle elle le considérait m'auscultant d'une tête à l'eau de Cologne, après qu'elle lui eut tendu cette serviette neuve à laquelle il avait droit divin. Comme elle respectait cette nécessité magique d'une serviette pour m'ausculter ! Je la revois, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas le déranger tandis qu'il me prenait génialement le pouls tout en tenant génialement sa belle montre dans sa main. Que c'était beau, n'est-ce pas, pauvre Maman si peu blasée, si sevrée des joies de ce monde ?

Je la revois se retenant presque de respirer tandis que le crétin médical gribouillait noblement le talisman de l'ordonnance, je la revois me faisant des signes de « chut » pour m'empêcher de troubler l'inspiration du grand homme en transe de savoir. Je la revois, charmée, émue, jeune fille, le raccompagnant à la porte et, rougissante, quêtant de lui la certitude que son petit garçon n'avait rien de sérieux. Et après, comme elle allait vite chez le pharmacien, divinité inférieure mais fort appréciée, pour faire préparer les philtres qui allaient terriblement agir. Importance des médicaments pour ma mère. Elle raffolait de me bourrer de ses propres médecines, de m'en faire profiter, et elle n'avait de cesse que je ne les busse toutes. « Celle-ci est très puissante », disait-elle en me tendant une nouvelle potion. Pour la contenter, j'ai dû, même à l'âge d'homme, ingurgiter routes sortes de remèdes pour toutes sortes d'organes et de tissus. Elle me regardait les prendre avec une attention charmée et presque sévère. Oui, une simple, ma mère. Mais tout ce que j'ai de bon, c'est à elle que je le dois. Et ne pouvant rien faire d'autre pour toi, Maman, je baise ma main qui vient de toi.

Romain Gary, *La Promesse de l'Aube*, chapitre 1, 1960

Rencontre d'une mère et d'un fils

Je l'ai vue descendre du taxi, devant la cantine, la canne à la main, une gauloise aux lèvres et, sous le regard goguenard des troufions, elle m'ouvrit ses bras d'un geste théâtral, attendant que son fils s'y jetât, selon la meilleure tradition.
J'allai vers elle avec désinvolture, roulant un peu les épaules, la casquette sur l'œil, les mains dans les poches de cette veste de cuir qui avait tant fait pour le recrutement de jeunes gens dans l'aviation, irrité et embarrassé par cette irruption inadmissible d'une mère dans l'univers viril où je jouissais d'une réputation péniblement acquise de « dur », de « vrai » et de « tatoué ».
Je l'embrassai avec toute la froideur amusée dont j'étais capable et tentai en vain de la manœuvrer habilement derrière le taxi, afin de la dérober aux regards, mais elle fit simplement un pas en arrière, pour mieux m'admirer et le visage radieux, les yeux émerveillés, une main sur le cœur, aspirant bruyamment l'air par le nez, ce qui était toujours chez elle un signe d'intense satisfaction, elle s'exclama, d'une voix que tout le monde entendit, et avec un fort accent russe :
- Guynemer ! Tu seras un second Guynemer ! Tu verras, ta mère a toujours raison !
Je sentis le sang me brûler la figure, j'entendis les rires derrière mon dos, et déjà, avec un geste menaçant de la canne vers la soldatesque hilare étalée devant le café, elle proclamait, sur le mode inspiré :
- Tu seras un héros, tu seras général, Gabriele d'Annunzio, Ambassadeur de France - tous ces voyous ne savent pas qui tu es !
Je crois que jamais un fils n'a haï sa mère autant que moi, à ce moment-là. Mais, alors que j'essayais de lui expliquer dans un murmure rageur qu'elle me compromettait irrémédiablement aux yeux de l'armée de l'air, et que je faisais un nouvel effort pour la pousser derrière le taxi, son visage prit une expression désemparée, ses lèvres se mirent à trembler, et j'entendis une fois de plus la formule intolérable, devenue depuis longtemps classique dans nos rapports :
- Alors, tu as honte de ta vieille mère ?
D'un seul coup, tous les oripeaux de fausse virilité, de vanité, de dureté, dont je m'étais si laborieusement paré, tombèrent à mes pieds ; j'entourai ses épaules de mon bras, cependant que, de ma main libre, j'esquissais, à l'intention de mes camarades, ce geste expressif, le médius soutenu par le pouce et animé d'un mouvement vertical de va-et-vient, dont le sens, je le sus par la suite, était connu des soldats du monde entier, avec cette différence qu'en Angleterre, deux doigts étaient requis là où un seul suffisait, dans les pays latins - c'est une question de tempérament.
Je n'entendais plus les rires, je ne voyais plus les regards moqueurs, j'entourais ses épaules de mon bras et je pensais à toutes les batailles que j'allais livrer pour elle à la promesse que je m'étais faite, à l'aube de ma vie, de lui rendre justice, de donner un sens à son sacrifice et de revenir un jour à la maison, après avoir disputé victorieusement la possession du monde à ceux dont j'avais si bien appris à connaître, dès mes premiers pas, la puissance et la cruauté.

Nathalie Sarraute, *Enfance*, 1983

Mes soirées, quand j'étais dans mon lit, étaient consacrées à maman, à pleurer en sortant de sous mon oreiller sa photo, où elle était assise auprès de Kolia, à m'embrasser, et à lui dire que je n'en pouvais plus d'être loin d'elle, qu'elle vienne me chercher…

Il avait été entendu entre maman et moi que si j'étais heureuse je lui écrirais : « Ici je suis très heureuse », en soulignant le « très ». Et seulement « Je suis heureuse », si je ne l'étais pas. C'est ce qu'un jour je m'étais décidée à lui écrire à la fin d'une lettre... Je n'avais plus la force d'attendre encore plusieurs mois, jusqu'en septembre, qu'elle vienne me reprendre. Je lui ai donc écrit : « Je suis heureuse ici. »

Quelque temps après, mon père m'appelle. Je le voyais très peu. Il partait le matin vers sept heures, quand je dormais, et rentrait le soir très fatigué, préoccupé, le repas s'écoulait souvent en silence. Véra parlait très peu. Les mots qu'elle proférait étaient toujours brefs, les voyelles comme écrasées entre les consonnes pour que chaque mot prenne moins de place. Même mon nom, elle le prononçait en supprimant presque les a. Ce qui devenait un son – ou plutôt un bruit étrange – N't'che...

Après le dîner, mon père, je le sentais, était content que j'aille me coucher... et moi-même je préférais aller dans ma chambre.

– Tu ne faisais pas qu'y pleurer...

– Non, je devais lire, comme toujours... Je me souviens d'un livre de Mayne Reid, que mon père m'avait donné. Il l'avait aimé quand il était petit... moi il ne m'amusait pas beaucoup... peut-être étais-je trop jeune... huit ans et demi... je m'évadais des longues descriptions de prairies vers les tirets libérateurs, ouvrant sur les dialogues.

Donc, quelques jours après mon envoi de cette lettre à maman, mon père me retient après manger et m'amène dans son bureau qu'une porte vitrée sépare de la salle à manger... Il me dit : Tu as écrit à ta mère que tu étais malheureuse ici. Je suis stupéfaite : Comment le sais-tu ? – Eh bien j'ai reçu une lettre de ta mère. Elle me fait des reproches, elle me dit qu'on ne s'occupe pas bien de toi, que tu te plains...

Je suis atterrée, accablée sous le coup d'une pareille trahison. Je n'ai donc plus personne au monde à qui me plaindre. Maman ne songe même pas à venir me délivrer, ce qu'elle veut c'est que je reste ici, en me sentant moins malheureuse. Jamais plus je ne pourrai me confier à elle. Jamais plus je ne pourrai me confier à personne.

Camus, *Le Premier Homme,* 6bis. L'école*,* 1994

Ensuite c'était la classe. Avec M. Bernard, cette classe était constamment intéressante pour la simple raison qu'il aimait passionnément son métier. Au-dehors, le soleil pouvait hurler sur les murs fauves pendant que la chaleur crépitait dans la salle elle-même pourtant plongée dans l'ombre des stores à grosses rayures jaunes et blanches. La pluie pouvait aussi bien tomber comme elle le fait en Algérie, en cataractes interminables, faisant de la rue un puits sombre et humide, la classe était à peine distraite. Seules les mouches par temps d'orage détournaient parfois l'attention des enfants. Elles étaient capturées et atterrissaient dans les encriers, où elles commençaient une mort hideuse, noyées dans les boues violettes qui emplissaient les petits encriers de porcelaine à tronc conique qu'on fichait dans les trous de la table. Mais la méthode de M. Bernard, qui consistait à ne rien céder sur la conduite et à rendre au contraire vivant et amusant son enseignement, triomphait même des mouches. Il savait toujours tirer au bon moment de son armoire aux trésors la collection de minéraux, l'herbier, les papillons et les insectes naturalisés, les cartes, qui réveillaient l'intérêt fléchissant de ses élèves. Il était le seul dans l'école à avoir obtenu une lanterne magique et, deux fois par mois, il faisait des projections sur des sujets d'histoire naturelle ou de géographie. En arithmétique, il avait institué un concours de calcul mental qui forçait l'élève à la rapidité d'esprit. Il lançait à la classe, où tous devaient avoir les bras croisés, les termes d'une division, d'une multiplication ou parfois d'une addition un peu compliquée. Combien font 1267 + 691. Le premier qui donnait le résultat juste était crédité d'un bon point à valoir sur le classement mensuel. Pour le reste, il utilisait les manuels avec compétence et précision... Les manuels étaient toujours ceux qui étaient en usage dans la métropole. Et ces enfants qui ne connaissaient que le sirocco, la poussière, les averses prodigieuses et brèves, le sable des plages et la mer en flammes sous le soleil, lisaient avec application, faisant sonner les virgules et les points, des récits pour eux mythiques où des enfants à bonnet et cache-nez de laine, les pieds chaussés de sabots, rentraient chez eux dans le froid glacé en traînant des fagots sur des chemins couverts de neige, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le toit enneigé de la maison où la cheminée qui fumait leur faisait savoir que la soupe aux pois cuisait dans l'âtre. Pour Jacques, ces récits étaient l'exotisme même. Il en rêvait, peuplait ses rédactions de descriptions d'un monde qu'il n'avait jamais vu, et ne cessait de questionner sa grand-mère sur une chute de neige qui avait eu lieu pendant une heure vingt ans auparavant sur la région d'Alger.

[…] Non, l'école ne leur fournissait pas seulement une évasion à la vie de famille. Dans la classe de M. Bernard du moins, elle nourrissait en eux une faim plus essentielle encore à l'enfant qu'à l'homme et qui est la faim de la découverte. Dans les autres classes, on leur apprenait sans doute beaucoup de choses, mais un peu comme on gave les oies. On leur présentait une nourriture toute faite en les priant de vouloir bien l'avaler. Dans la classe de M. Germain *(ici, l'auteur donne à l'instituteur son vrai nom)*, pour la première fois ils sentaient qu'ils existaient et qu'ils étaient l'objet de la plus haute considération : on les jugeait dignes de découvrir le monde. Et même leur maître ne se vouait pas seulement à leur apprendre ce qu'il était payé pour leur enseigner, il les accueillait avec simplicité dans sa vie personnelle, il la vivait avec eux, leur racontant son enfance et l'histoire d'enfants qu'il avait connus, leur exposait ses points de vue, non point ses idées, car il était par exemple anticlérical comme beaucoup de ses confrères et n'avait jamais en classe un seul mot contre la religion, ni contre rien de ce qui pouvait être l'objet d'un choix ou d'une conviction, mais il n'en condamnait qu'avec plus de force ce qui ne souffrait pas de discussion, le vol, la délation, l'indélicatesse, la malpropreté.

Texte choisi pour l'évaluation DNB

Nathalie Sarraute, *Enfance*, 1983

Mes soirées, quand j'étais dans mon lit, étaient consacrées à maman, à pleurer en sortant de sous mon oreiller sa photo, où elle était assise auprès de Kolia, à m'embrasser, et à lui dire que je n'en pouvais plus d'être loin d'elle, qu'elle vienne me chercher…

Il avait été entendu entre maman et moi que si j'étais heureuse je lui écrirais : « Ici je suis très heureuse », en soulignant le « très ». Et seulement « Je suis heureuse », si je ne l'étais pas. C'est ce qu'un jour je m'étais décidée à lui écrire à la fin d'une lettre... Je n'avais plus la force d'attendre encore plusieurs mois, jusqu'en septembre, qu'elle vienne me reprendre. Je lui ai donc écrit : « Je suis heureuse ici. »

Quelque temps après, mon père m'appelle. Je le voyais très peu. Il partait le matin vers sept heures, quand je dormais, et rentrait le soir très fatigué, préoccupé, le repas s'écoulait souvent en silence. Véra parlait très peu. Les mots qu'elle proférait étaient toujours brefs, les voyelles comme écrasées entre les consonnes pour que chaque mot prenne moins de place. Même mon nom, elle le prononçait en supprimant presque les a. Ce qui devenait un son – ou plutôt un bruit étrange – N't'che...

Après le dîner, mon père, je le sentais, était content que j'aille me coucher... et moi-même je préférais aller dans ma chambre.

– Tu ne faisais pas qu'y pleurer...

– Non, je devais lire, comme toujours... Je me souviens d'un livre de Mayne Reid, que mon père m'avait donné. Il l'avait aimé quand il était petit... moi il ne m'amusait pas beaucoup... peut-être étais-je trop jeune... huit ans et demi... je m'évadais des longues descriptions de prairies vers les tirets libérateurs, ouvrant sur les dialogues.

Donc, quelques jours après mon envoi de cette lettre à maman, mon père me retient après manger et m'amène dans son bureau qu'une porte vitrée sépare de la salle à manger... Il me dit : Tu as écrit à ta mère que tu étais malheureuse ici. Je suis stupéfaite : Comment le sais-tu ? – Eh bien j'ai reçu une lettre de ta mère. Elle me fait des reproches, elle me dit qu'on ne s'occupe pas bien de toi, que tu te plains...

Je suis atterrée, accablée sous le coup d'une pareille trahison. Je n'ai donc plus personne au monde à qui me plaindre. Maman ne songe même pas à venir me délivrer, ce qu'elle veut c'est que je reste ici, en me sentant moins malheureuse. Jamais plus je ne pourrai me confier à elle. Jamais plus je ne pourrai me confier à personne.

Remarques préalables

- Faut-il ajouter un paratexte précisant la situation et les liens familiaux (Kolia, beau-père de Natacha, Véra, belle-mère de Natacha, N'tche désignant la petite fille Natacha /Nathalie) ? Le texte fournit-il suffisamment d'indices pour que l'élève soit en mesure de rétablir ces liens et se comprend-il, pour l'essentiel, sans ces éléments ? En fonction de la réponse, on outillera le texte différemment (occasion en outre de différenciation pédagogique) : si l'on considère que le texte fournit suffisamment d'indices, une question peut consister à demander aux élèves de deviner la situation à partir de ceux-ci ; si l'on considère au contraire que le texte n'en fournit pas ou pas assez, on fournit des éléments de paratexte utiles à la compréhension.

- Toute réponse qui, sans être la réponse attendue, a sa légitimité et sa cohérence mérite un traitement favorable. Ainsi, on acceptera que le dialogue des lignes 15 à 19 soit compris comme un dialogue entre Nathalie Sarraute adulte et une amie. Il semble plus difficile, en revanche, d'y voir un dialogue entre N. Sarraute et sa mère, à moins de considérer que la petite fille a quelque raison de parler de son père à sa mère en disant « mon père ».

  De même, à une question sur les sentiments éprouvés à la lecture de ce récit, plusieurs réponses peuvent être acceptées[1] pourvu qu'elles soient justifiées *(les formulations qui suivent ne sont pas attendues telles quelles).*

- Sympathie, compréhension, compassion, fraternité, solidarité envers la petite fille, trahie par le monde des adultes ;
- Irritation, « décharge électrique », stupéfaction (l. 21-22) : la mère a gaffé, a commis, contre toute attente, l'irréparable.
- Indulgence à l'égard de la mère : mue par son amour maternel, son étourderie, elle a gaffé, a commis une involontaire trahison.
- Sévérité à l'égard de la mère : elle n'a pas été capable de se rappeler le code dont elle était convenue avec sa fille ; elle n'a pensé qu'à elle ; elle n'est pas fiable.
- Amusement face à la disproportion entre la cause et l'effet : l'absence d'un simple « très » dans une lettre provoque une catastrophe émotionnelle et relationnelle.
- Autres…

I. Questions

Note bene *: le choix a été fait, non d'élaborer un sujet type, mais de proposer, pour un même type de question, plusieurs questions* ***possibles****. On trouvera donc des redondances ou des recoupements, que l'on prendrait soin d'éviter dans un sujet définitif.*

1. Questions vérifiant la compréhension sur des points précis et appelant des réponses courtes

N.B. : les questions portant sur la langue visent aussi à éclairer la compréhension, littérale ou littéraire

- Quelle est la situation familiale au moment des faits ? Justifiez votre réponse en expliquant pourquoi il est question de l'envoi d'une lettre au premier paragraphe. (*Une note précisant que Kolia désigne le beau-père de Nathalie est nécessaire pour cette question).*
- Quel est le code mis en place entre la mère et la fille ? Pourquoi, selon vous, est-il nécessaire ?
- Relevez les termes par lesquels l'auteur désigne chacun des adultes du cercle familial. Qu'en déduisez-vous sur les relations qu'entretient la petite fille avec chacun d'eux **?**

[1] selon qu'on épouse le point de vue de la petite fille, celui de la mère ou celui d'un lecteur plus distancié ou plus expert.

- « Je suis atterrée, accablée sous le coup d'une pareille trahison. » Pourquoi l'enfant se sent-elle trahie ?
- Aux lignes 15 à 19, à qui, selon vous, la narratrice s'adresse-t-elle ? Émettez une hypothèse et justifiez votre choix.
- L. 24 : « Jamais plus je ne pourrai me confier à elle. Jamais plus je ne pourrai me confier à personne ». En vous appuyant sur des procédés d'écriture que vous identifierez et sur l'emploi du futur, commentez ces deux phrases.
- À quel genre littéraire appartient ce texte ? Justifiez votre réponse. (*Cette question suppose que le paratexte ou une note de bas de page fasse le lien entre « N't'che », « Natacha » et « Nathalie ».)*

Question de langue visant la compréhension :

- l. 2 – 3 : « Mes soirées […] étaient consacrées à maman, à pleurer […] et à lui dire **que** je n'en pouvais plus d'être loin d'elle, **qu**'elle vienne me chercher » :
    a. Quelle est la nature grammaticale des deux propositions introduites par « que » ?
    b. Quel est le mode de chacun des verbes ? Commentez l'emploi de ces modes.
    c. Quelle différence faites-vous, pour le sens, entre les deux ?

Trois questions de langue visant à faire apprécier la singularité de l'écriture de Nathalie Sarraute :

- l. 4 - l. 5 : Faites une seule phrase des deux premières phrases du paragraphe. Vous justifierez le choix de la phrase unique, puis celui de Nathalie Sarraute.
- Observez attentivement la ponctuation : quel signe est particulièrement utilisé et pourquoi ?
- Quelle valeur a le présent de l'indicatif aux l. 8 (« m'appelle »), l. 20 (« me retient ») et l. 21 (« m'amène ») ? Quel est l'effet produit par ce choix ?

2. Questions appelant des réponses développées

- Quelle image la narratrice donne-t-elle de chacun des adultes qui l'entourent ? Que pensez-vous de ces adultes ? Votre réponse sera développée, justifiée et organisée.
- Y a-t-il, selon vous, trahison de la mère de Nathalie ? Développez votre réponse en quelques lignes.
- Quel est à votre avis le moment le plus intense de ce récit et pourquoi ? Développez votre réponse en quelques lignes.
- Que ressent-on à l'égard de la petite fille à la lecture de ce récit ? Vous développerez et justifierez votre réponse.

- Quels sentiments éprouve-t-on à la lecture de ce récit ? Vous développerez et justifierez votre réponse.
- À votre avis, pourquoi Nathalie Sarraute a-t-elle choisi de raconter un tel épisode de son enfance ? Développez votre réponse en rapprochant ce texte d'un autre récit d'enfance ou d'adolescence ou d'une œuvre cinématographique autobiographique que vous connaissez.

II. Réécritures possibles

- Dans la phrase « Il avait été entendu entre maman et moi que si j'étais heureuse je lui écrirais : "Ici je suis très heureuse." » (l. 4-5), remplacez « moi » par « nous » et faites les changements nécessaires.
- Dernier paragraphe de « Je suis atterrée » à « malheureuse ». Récrivez ce passage en remplaçant « je » par « ils ».
- À partir de « Il me dit » (l. 21) jusqu'à « Tu te plains » (l. 23), transposez ces paroles au discours indirect en précisant bien, quand c'est nécessaire, qui sont les interlocuteurs.
- Récrivez cette phrase en transformant le discours indirect en discours direct : « Mes soirées […] étaient consacrées à maman, à pleurer […] et à lui dire que je n'en pouvais plus d'être loin d'elle, qu'elle vienne me chercher »

III. Sujets de rédaction possibles

Imagination :

- Imaginez la lettre que pourrait écrire la petite fille à sa mère après l'entretien avec son père au cours duquel elle apprend la « trahison » de celle-ci.
- Pour tenter d'améliorer la situation de sa fille, la mère rapporte les plaintes de celle-ci au père. Rédigez cette lettre.

Réflexion **:**

- Existe-t-il, selon vous, de bonnes raisons pour trahir ?
- Les enfants peuvent-ils, selon vous, faire confiance aux adultes ?
- « Jamais plus je ne pourrai me confier à elle. Jamais plus je ne pourrai me confier à personne ». Pensez-vous que les jugements que l'on porte quand on est enfant restent valables à tout âge ?
- Pensez-vous que les adultes sont toujours en mesure de répondre aux attentes des enfants ?

IV. Démarches pédagogiques possibles avant l'évaluation

Travail sur le groupement et la problématique

- Demander d'où vient l'intensité du regard posé par le narrateur sur les adultes. Personnages positifs, négatifs, schématiques, nuancés, complexes ou faisant l'objet d'une présentation positive, négative, schématique, nuancée ? Comment caractériser les adultes pour rendre compte du regard intense qu'ils suscitent ? (*Compétences mobilisées* : savoir interpréter, employer le vocabulaire approprié, lire de manière comparative, établir des liens)

- Choisir un personnage (par exemple, la mère, le père, le médecin/ le chirurgien) et demander comment, d'un texte à l'autre, il est présenté, s'il fait l'objet d'un regard intense et pourquoi. Faire percevoir les constantes et les variations. (*Compétence mobilisée* : synthèse).

- Demander quels textes peuvent être rapprochés et à quel titre (*Compétence mobilisée* : faire des liens).

  Ou

- Demander à propos de chaque nouveau texte du groupement : « De quel texte du groupement précédemment lu ce texte-ci vous paraît-il le plus proche et pourquoi ? »

Travail sur le genre autobiographique :

Faire travailler sur l'identité explicite entre auteur, narrateur et personnage en vue d'amener les élèves à distinguer entre les deux « je », entre le regard du narrateur/auteur et le regard de l'enfant/adolescent : de quelle manière et dans quelle intention la scène est-elle chaque fois ressaisie par l'adulte ? Est-ce que le regard du narrateur / auteur prolonge, rectifie, complète, renforce, contredit le regard de l'enfant ? Ce regard est-il dans certains cas neutre ? Est-il explicite, implicite ? (*Compétence mobilisée* : « maîtriser l'implicite », « savoir interpréter »).

Faire percevoir les répercussions du souvenir marquant, « fondateur », dans la vie de l'adulte qui raconte (*Compétence mobilisée* : dégager l'essentiel d'un texte lu).

Travail sur la langue

Le discours rapporté : les raisons de choisir un type de discours rapporté plutôt qu'un autre.

Les subordonnées complétives, à l'indicatif, au subjonctif ; les différents sens de « que ».

La notion de phrase normée, donc de ponctuation, et d'écart possible par rapport à la norme. Pourquoi l'écart ?